



GALERIE BERTRAND GRIMONT

*Dilution d'un récit*

sur une proposition de  
Clara Daquin, Isabelle Lévênez et Chloé Julien

Pauline Bazignan  
Vincent Bizien  
Louise Bourgeois  
Anne Ferrer  
Chloé Julien  
Isabelle Lévênez  
Florence Lucas  
Françoise Pétrovitch  
Barthélémy Toguou  
Fabien Verschaere

14 mars - 20 avril  
vernissage jeudi 14 mars

Les artistes de cette exposition sont guidés par la pratique d'une même technique : l'eau et le pigment. En cela, ils font partie d'une même famille, cherchant à travers le mouvement de l'eau sur le papier un art de la sensation et de l'imaginaire, un art corporel et sensuel. La représentation du corps dans la pratique artistique a subi de multiples transformations. Les crises politiques et économiques métamorphosent le corps en un corps politique et social, il ne s'exprime plus dans son rapport physiologique. Le virtuel aurait, depuis quelques années, tué l'organique. Depuis peu cependant, le rapport à l'image change et il est à nouveau possible de convoquer le corps à travers la narration, l'émotion, le songe. Les artistes rassemblés ici expriment une effervescence, une urgence à montrer la dilution des récits, à traduire une réalité subjective qui s'apparente à une vision onirique, entre abstraction et figuration. Il s'agit d'une réalité que l'on ne se figure qu'une fois les yeux fermés, car leur pratique est avant tout l'espace du rêve.

L'aquarelle est liberté, liée au mouvement et elle fait preuve d'une certaine désinvolture. Elle naît d'un geste, d'une danse, entre le contrôle et le laisser-aller. Il existe une part d'imprévu entre le tracé et la décantation. Les artistes jouent, font apparaître, recouvrent, tracent, mais avant tout ils laissent faire. Le lâcher prise est inhérent à l'aquarelle. Tôt ou tard le geste sèche et advient la surprise dans la découverte du dessin final. Il y a plusieurs temporalités dans l'aquarelle. L'immédiateté fait corps avec l'attente. Il s'agit véritablement d'un accident maîtrisé. L'aquarelle donc échappe : à la fois à l'artiste, au temps, celui du séchage puis des saisons ; s'il fait chaud, humide ou très froid elle ne réagira pas de la même manière.

L'encre laisse place à la transparence, à la luminosité, elle peut-être veloutée, quelquefois presque invisible cependant elle sait aussi paraître crue et criarde. De temps à autre, elle est cernée d'un contour et parfois c'est le pinceau qui dessine à même la feuille. C'est quelquefois une véritable mixture : encre, sel, thé, nourriture, moisissures. Elle n'est pas toujours tendre : elle tire le papier, s'empare de lui, le gonfle, coule à travers lui. Il est loin le temps des aquarelles de Pierre-Joseph Redouté tout en préciosité soignée. Aujourd'hui, les artistes tentent de dompter cette technique charnelle pour en faire l'expression de leur réalité.

Entre précision et dilution organique, les œuvres de cette exposition racontent le corps. L'aquarelle est parfaite pour dire le corps, elle permet la représentation de la peau dans ses jeux de transparence. Ses couleurs traduisent le sang, les muqueuses et les organes. Comme la peau, l'aquarelle est mouillée puis séchée. Le corps est souvent représenté en autoportrait, comme dans l'œuvre de Fabien Verschaere qui se dessine entouré d'une foule de personnages mystérieux, mi-hommes, mi-animaux, au sein d'un univers grouillant. Parfois le corps est montré entièrement depuis ses extrémités, comme chez Barthélémy Toguon qui représente un homme dont les mains et les pieds sont des cercles, planètes ou cellules et où l'étrange cohabite avec le merveilleux. D'autres fois, le corps est entre-deux, comme chez Françoise Pétrouitch, où les jeux de masques peuvent être autant divertissement que dissimulation.

Les aquarelles de Chloé Julien dessinent quant à elles un espace corporel qui se propage, déborde, se dérobe et entre en fusion. Son corps est sans organe il n'est habité que de l'âme. Isabelle Lévénèze joue également de la fusion et de la propagation, elle dessine des figures sans yeux, toujours en position de transmission. Anne Ferrer peint quant à elle l'intérieur d'un corps mi humain, mi animal, mi végétal. Le corps peut aussi être montré à travers le processus créatif, comme chez Pauline Bazignan qui grâce à un protocole précis s'apparentant à une danse, crée des formes cellulaires traversées de lumière. Vincent Bizien nous propose une lecture fantomatique et inquiétante du corps, tandis que Florence Lucas raconte l'histoire de trois personnages costumés, endimanchés, dansant.

Enfin, Louise Bourgeois fait apparaître les rapports masculins et féminins à travers trois dessins sur fond bleu, dans lesquels les corps grimacent et se contorsionnent. Dans les œuvres de cette exposition, le corps s'exprime et s'il dégouline, s'étire et se métamorphose il sait aussi être doux, drôle et rêveur. « Il est ici irréparablement, jamais ailleurs. Mon corps, c'est le contraire d'une utopie, ce qui n'est jamais sous un autre ciel, il est le lieu absolu, le petit fragment d'espace avec lequel, au sens strict, je fais corps. » Michel Foucault, *Le corps utopique*, 1966.

Clara Daquin  
commissaire d'exposition et critique d'art

The artists in this exhibition are guided by the practice of the same technique: water and pigment. In this way, they are part of the same family, seeking through the motion of water on paper an art of sensation and imagination, a bodily and sensual art. The representation of the body in artistic practice has undergone many transformations. Political and economic crises metamorphose the body into a political and social body, it is no longer expressed in its physiological relationship. The virtual would have, for a few years, killed the organic. Recently, however, the relationship to the image has changed and it is once again possible to summon the body through narrative, emotion and dream. The artists gathered here express an effervescence, an urgency to show the dilution of narratives, to translate a subjective reality that is similar to a dreamlike vision, between abstraction and figuration. It is a reality that we can only imagine once with our eyes closed, because their practice is above all the space of dreams.

Watercolour is freedom, linked to movement and shows a certain casualness. It is born of a gesture, a dance, between control and carelessness. There is a certain amount of unpredictability between the trace and the setting. The artists play, reveal, cover, trace, but above all they let it be. The release is inherent to watercolour. Sooner or later the gesture dries up and then comes the surprise in the discovery of the final drawing. There are several temporalities in watercolour. Immediacy is part of waiting. This is truly a controlled accident. Watercolour thus escapes the artist: at the same time to the artist, to the time, to the time of drying and then to the seasons; if it is hot, humid or very cold it will not react in the same way.

The ink gives way to transparency, to luminosity, it can be velvety, sometimes almost invisible, but it can also appear raw and blatant. From time to time, it is surrounded by a contour and sometimes it is the brush that draws on the sheet. Sometimes it is a real mixture: ink, salt, tea, food, mould. She is not always tender: she pulls the paper, grabs him, swells him up, flows through him. It is a long time since Pierre-Joseph's watercolours were dreaded, but with great care and attention to detail. Today, artists are trying to tame this carnal technique to make it an expression of their reality.

Between precision and organic dilution, the works in this exhibition tell the story of the body. Watercolour is perfect for expressing the body, it allows the representation of the skin in its play of transparency. Its colours reflect blood, mucous membranes and organs. Like skin, watercolour is wet and then dry. The body is often represented in self-portrait, as in Fabien Verschaere's work, which is surrounded by a host of mysterious characters, half human, half animal, within a teeming universe. Sometimes the body is shown entirely at its extremes, as in the case of Barthélémy Toguo, who represents a man whose hands and feet are circles, planets or cells and where the strange cohabits with the wonderful. At other times, the body can be in between, as in Françoise Pétrivitch's case, where mask games can be as much entertainment as concealment.

Finally, Louise Bourgeois reveals the creative body, that of women, in all its fascinating and disturbing aspects. In the works in this exhibition, the body expresses itself and while it drips, stretches and transforms itself, it also knows how to be sweet, funny and dreamy. «He is here irreparably, never elsewhere. My body is the opposite of a utopia, which is never under another sky, it is the absolute place, the small fragment of space with which, in the strict sense, I am part. «Michel Foucault, *Le corps utopique*, 1966.

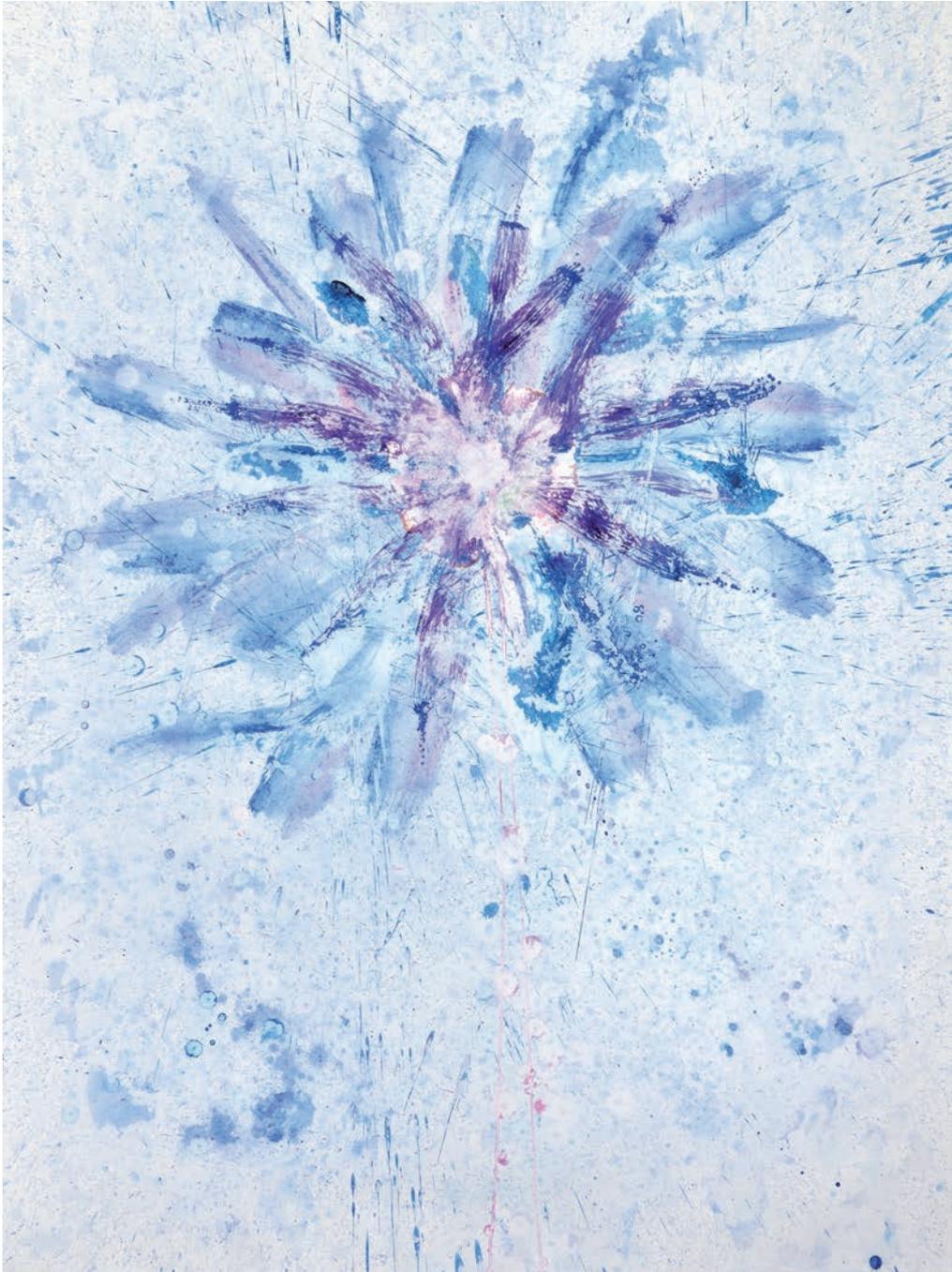
Clara Daquin,  
curator and art critic

# Pauline Bazignan

La répétition, l'introspection, le rituel... Le travail de Pauline Bazignan a, depuis ses études à l'École des Beaux-Arts de Paris, pris une dimension presque spirituelle en se concentrant sur le geste incarné dans des cercles concentriques, une façon pour elle de prendre le temps de s'immerger de façon hypnotique dans la matière. La fleur est un thème récurrent pour l'artiste mais il ne s'agit pas d'une réduction narrative ou symbolique à la fleur en tant que telle mais d'une concentration sur une manifestation frappante de simplicité et de puissance. Le geste comme trace-présence dans le monde vient s'incarner dans la rugosité du papier. Il ne s'agit pas d'une poésie bucolique mais d'une force unissant une double incarnation physique et terrestre ainsi qu'aérienne et spirituelle. John Cage se demandait «s'il (existe) plus grand héros que la moindre plante qui pousse ? ». De la même façon qu'une graine contient la plante, le motif de la fleur chez Pauline Bazignan semble pouvoir contenir le monde.

D'une façon un peu similaire, l'orange dénudée de son écorce frappe par sa force paradoxale. Cette fausse fragilité est un autre équilibre caractéristique de l'œuvre de Pauline Bazignan. Passée à l'épreuve du feu, la sculpture apparaît comme une scorie du monde pour en rendre possible la renaissance.

Matthieu Lelièvre  
Catalogue ART IS HOPE 2015



# Vincent Bizien

A la première approche, les dessins de Vincent Bizien semblent hermétiques au regardeur et au monde. Il faut s’y plonger pour apprivoiser les figures, les messages, les ambiances et les formes. Son univers est empreint d’une mélancolie à la fois rageuse et silencieuse. Un sentiment ambivalent qui traverse son œuvre depuis la fin des années 1990. La feuille de papier, peu importe son format, représente un « espace à conquérir ». Un territoire qu’il s’acharne à peupler et à investir au moyen d’encre de Chine, de pinceaux, de stylos-feutres et de crayons à papier. Les dessins attestent d’une économie de moyen, « du cerveau à la main, il permet une forme d’immédiateté », signe d’une impatience, d’une création convulsive. L’artiste est animé par une frénésie créatrice due à une insatisfaction permanente et au doute persistant. Alors, il dessine, il peint, il déchire, il brûle, il détruit (trop !), il raccommode, il recouvre, il augmente, puis recommence. Un dessin peut résulter de multiples interventions réalisées sur plusieurs années. Parce que la notion d’achèvement est terrifiante, il mute ou disparaît. L’encre est jetée sur le papier, au fur et à mesure, Vincent Bizien trace des formes, des silhouettes, des signes qui vont matérialiser une pensée, un souvenir, un sentiment ou encore un trouble. Son œuvre fonctionne comme un miroir porté vers une humanité désespérée, humiliée, violente. Ses personnages composent son propre être, en ce sens la dimension autobiographique de l’œuvre est importante. Chaque dessin découle de son expérience quotidienne et de son histoire. L’animal populaire est son alter ego. Il contient la peur, la mélancolie, le grotesque, le doute, l’amour, la violence et l’ironie. Il est le filtre à travers lequel il éprouve le monde, son passé, son présent et son futur incertain. L’artiste met à profit une hypersensibilité incontrôlable qui agit sur le papier pour donner forme à des sensations indéfinissables, des visions, des rencontres et des perturbations. La mélancolie et la colère s’entremêlent et constituent un puissant moteur de création.

Extrait de la préface du catalogue publié à l’occasion de l’exposition personnelle de Vincent Bizien « Animal populaire » avec le soutien du CNAP



*Disparate en costume, 2016*  
encre sur papier  
140 x 100 cm

# Louise Bourgeois

Née en France en 1911 et vivant à New York depuis 1938, Louise Bourgeois est une des artistes majeures de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle et du début du 21<sup>e</sup>. Traversant le Surréalisme, l'Expressionnisme abstrait, le Minimalisme, son œuvre, oscillant entre géométrie abstraite et réalité organique, échappe à toute classification artistique.

Basée sur la mémoire, l'émotion, la réactivation des souvenirs d'enfance, elle obéit à une logique subjective, usant de tous les matériaux et de toutes les formes. Le langage personnel et entièrement autobiographique de Louise Bourgeois rejoint les pratiques les plus contemporaines, et exerce son influence sur de nombreux artistes.

Sculptrice, Louise Bourgeois garde néanmoins son attachement à l'image, peinte, gravée, dessinée, par laquelle elle a commencé. Le dessin sera pour elle une pratique constante, une sorte de carnet intime où elle note ses « pensées plumes » comme elle les appelle, idées visuelles qu'elle attrape au vol en les fixant sur les supports les plus variés. Ces idées visuelles peuvent donner ou non naissance à des sculptures. Par le dessin elle décante ses souvenirs complexes et les images du passé qui émergent à la conscience suscitées par des émotions intenses.



*Triptych for the Red Rooms*, 1994  
aquatintes et pointes sèches sur papier  
75,5 x 86,5 cm

# Anne Ferrer

Née à Toulouse Anne Ferrer a grandi en Catalogne, après avoir été reçue à l'Ecole Normale Supérieure elle décide de poursuivre ses études à l'université de Yale. C'est là qu'elle développe un travail de dessin, au début prétexte à la sculpture, puis complètement autonome.

Elle vit à Paris et New York, où elle expose et séjourne régulièrement. Son travail a été exposé au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, au Centre Pompidou, et différents musées et institutions, à Madrid, Seoul, en Virginie (Musée Taubman), en Georgie (Telfair Museum). Ses œuvres graphiques et installations ont été acquises par de nombreuses institutions et collectionneurs.



*Horn of Abundance*, 2018  
aquarelle crayon et acrylique sur papier  
80 x 120cm

# Chloé Julien

« Beaucoup ont couru, avant elle, dans cette chambre. Chloé parle volontiers de Jean Rustin – un modèle oublié, peut-être, mais pas d'elle. Chloé n'oublie pas ; elle voit ses doubles là où ils sont, sait reconnaître et choisir les êtres, ceux qui habitent son corps et ceux qui aident à le supporter, à le voir à l'intérieur. Ce corps-là ne serait rien sans eux ; mais, en fin de compte, le dessin et la peinture n'ont que faire de la présence, de la lourdeur, des trous et des pores, de tout ce par quoi le corps se sent et se creuse face à l'autre. Ce qu'ils recrachent, ce sont les restes, ce qui, peut-être, compte seul vraiment. L'intérieur – le vrai, la « boule androgyne » comme la nomme l'artiste – continue vaille que vaille. Rien ne saura plus l'arrêter.

Le dessin n'a pas qu'un sexe, il en a trop – et des sexes qui n'ont pas encore de nom. Surtout quand Chloé parle d'autoportrait. Peu ont perçu dans les derniers portraits que Bonnard a peints de lui-même ce qui détache peu à peu la chair, lambeau après lambeau : la face qui la disloque et la fait virer au bleu pour ne plus être, pour qu'enfin semble possible la réconciliation – ce dédoublement final. Cette peinture-là procède d'un très long monologue. Celui de Chloé commence à peine ; mais ce qui est là, dedans, dans ces corps binômes, ces filles mi-hommes, ces profils de garçons aux sexes dressés, griffonnés aussi vite que possible – ou alors dans les dormeurs, qu'elle prend quand le temps se relâche et que l'immobilité du corps le rend à nouveau pénétrable – c'est une figure de l'impossible, de l'informe et du vaguement sale, de la limite à ne pas franchir parce que ça ne se dit pas, parce que ce n'est pas montrable. Pourtant, l'impossible, c'est ce qui doit se dire. Chloé Julien le fait.»

François Michaud  
18 mai 2007



*Cosmogonie lunatique*, 2011  
aquarelle, encre et sel sur papier  
80 x 80 cm

# Isabelle Lévénez

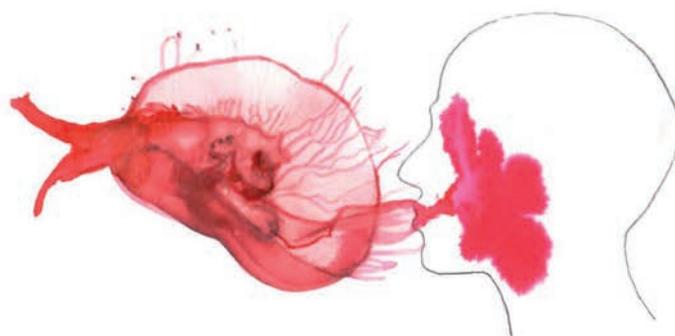
Depuis 1995, mon travail explore et interroge le corps comme espace à découvrir, motif et sujet centraux de l'oeuvre à travers plusieurs medium: dessin, vidéo, installation et photographie.

Depuis 2009 je filme des fragments d'images de paysage nocturne filmé en infra rouge, baignant dans une lumière verte, accentuant ainsi la tension du regard, celui de l'artiste qui observe la scène.

Le corps absent de l'image est néanmoins présent : il est caché, dissimulé. Il est question ici de corps - paysage, du corps qui demeure objet inquiétant et intrigant, corps de tous les désirs.

Entre réalité et fiction, mon travail ne cesse d'interroger l'individu, ce qui le met en question et l'affecte dans sa relation au monde à autrui ou encore dans la perception qu'il a de sa personnalité. Le corps y occupe une place centrale : il est tout à la fois le vecteur, le motif et le sujet des dessins, des écritures, des vidéos, des installations et des photographies qui composent mes formulations plastiques

Depuis 1995, l'écriture est appréhendée dans mes recherches artistique comme un matériau bien plus que comme une forme, un matériau qui s'amalgame avec la matérialité même de l'oeuvre, voire qui fusionne avec son concept. Tout s'opère dans une osmose, parfois une franche confusion, dont le résultat n'est plus de l'ordre d'une désignation ce qui est la fonction première de l'écriture mais relève tantôt d'un trouble, tantôt d'un éclatement, tantôt d'une révélation.



# Florence Lucas

Que ce soient des portraits en pied ou des portraits-têtes, les dessins de Florence Lucas témoignent d'un intérêt manifeste porté à la femme et à son identité.

Les portraits nous apparaissent de manière frontale, et les regards pénétrants et fixes de ces femmes ne peuvent qu'attirer le nôtre et nous interroger sur leur identité. Tous ces portraits s'inspirent de photos. Il s'agit alors de mettre en lumière les codes iconographiques de la représentation en créant des distorsions.

[... ] Florence Lucas, par le dessin, a voulu tirer de l'oubli ces femmes martyrisées et mortes anonymement, leur seule identité étant leur numéro de matricule qui apparaît sur chaque portrait dessiné. Comme en témoigne cette série, Florence Lucas entretient des rapports intimes avec l'histoire. Dans cette série, le dessin peut être perçu comme pratique entropique servant à mesurer le désordre d'un système. Le monde étant envisagé comme système, le dessin permet alors d'en saisir l'évolution.

Outre les dessins d'identité judiciaire, Florence Lucas s'est aussi intéressée à des portraits de femmes provenant de vieilles cartes postales ou encore de calendriers des postes des années 50, à des photos de presse afin d'en révéler les codes iconographiques. Ces dessins sont intitulés Reproductions et on ne peut s'empêcher de penser à Walter Benjamin. Si pour Walter Benjamin, les œuvres issues des techniques de reproductibilité de masse ont contribué à la perte de l'aura et du statut accordé à l'œuvre unique, chez Florence Lucas le processus s'inverse. C'est en reproduisant des œuvres éditées en série qu'elle donne à ces images une nouvelle fonction. Par le dessin, elle statufie ces femmes et les dote à nouveau d'une aura iconique. Dessiner ces femmes, c'est les inscrire dans une continuité temporelle.

Céline Berchiche  
Février 2016



*Chute*, 2019  
aquarelle sur papier  
76 x 57cm

# Françoise Pétrovitch

Françoise Pétrovitch est revenue vers la peinture. Délaissée au profit du dessin et de la céramique, la peinture s'est à nouveau imposée à elle pour donner une nouvelle dynamique à sa réflexion. À l'éphémérité de l'encre sur papier, elle revient aujourd'hui vers une stabilité de l'huile sur toile. Un choix technique d'abord lié à un plaisir du traitement de la matière, de la couleur et de la forme. L'artiste savoure la sensation de perte, le sentiment d'une totale remise en question du dessin et de l'éloignement du sujet. Depuis trois ans, elle développe trois registres, les Nocturnes, les Colorées et les Gants, qui lui permettent d'explorer différentes lumières, tonalité et gestuelles. Les Colorées affirment une présence, les figures nous regardent. Les Nocturnes sont muettes, les êtres nous tournent le dos, leurs yeux sont clos ou bien dirigés vers le sol. Au rayonnement et à l'ouverture recherchés dans ses peintures aux accents plus acidulés, l'artiste favorise l'intériorité, l'énigme et le caractère insaisissable de ces corps recentrés sur eux-mêmes. Les Gants tendent vers l'abstraction, le sujet disparaît silencieusement. Les cadrages enserrés sur les mains tenant des paires de gants conduisent vers une perte des repères, du dessin. Une attention particulière est donnée aux gestes et aux enjeux de la peinture. Le fond et le sujet s'entremêlent doucement, ils se font paysages. Réel et irréel se tutoient. Les œuvres génèrent une ambiguïté, un trouble. Les grilles de lectures oscillent entre bienveillance et cruauté, politesse et transgression, naïveté et souffrance, lumière et obscurité. Les figures ne sont pas bavardes, ici la narration est à peine amorcée, rien de plus. La solitude, la violence, le doute ne sont pas immédiats, les apparences sont trompeuses. Des indices chromatiques et symboliques nous amènent vers des territoires complexes et souvent emprunts d'un malaise. Des mains raidies, des larmes aux yeux, un regard fuyant, une tête penchée. Un malaise est installé. Les figures semblent livrées à elles-mêmes, elles sont comme suspendues dans un espace flottant, indéfini. Elles s'accrochent à des objets ou à des petits animaux mi-morts, mi-vivants. Une fillette serre le cou d'un corbeau, une autre s'agrippe à un faon sanguinolent, un garçon nous présente un poussin irradiant, des mains nous présente un oiseau mort. L'enfance est un prétexte pour nous parler des failles humaines que Françoise Pétrovitch sonde sans relâche non pas pour y apporter des réponses, mais plutôt pour leur donner une chair, une réalité (é)mouvante.

Julie Crenn



*Sans Titre*, 2017  
lavis d'encre sur papier  
160 x 120 cm  
Courtesy galerie Semiose

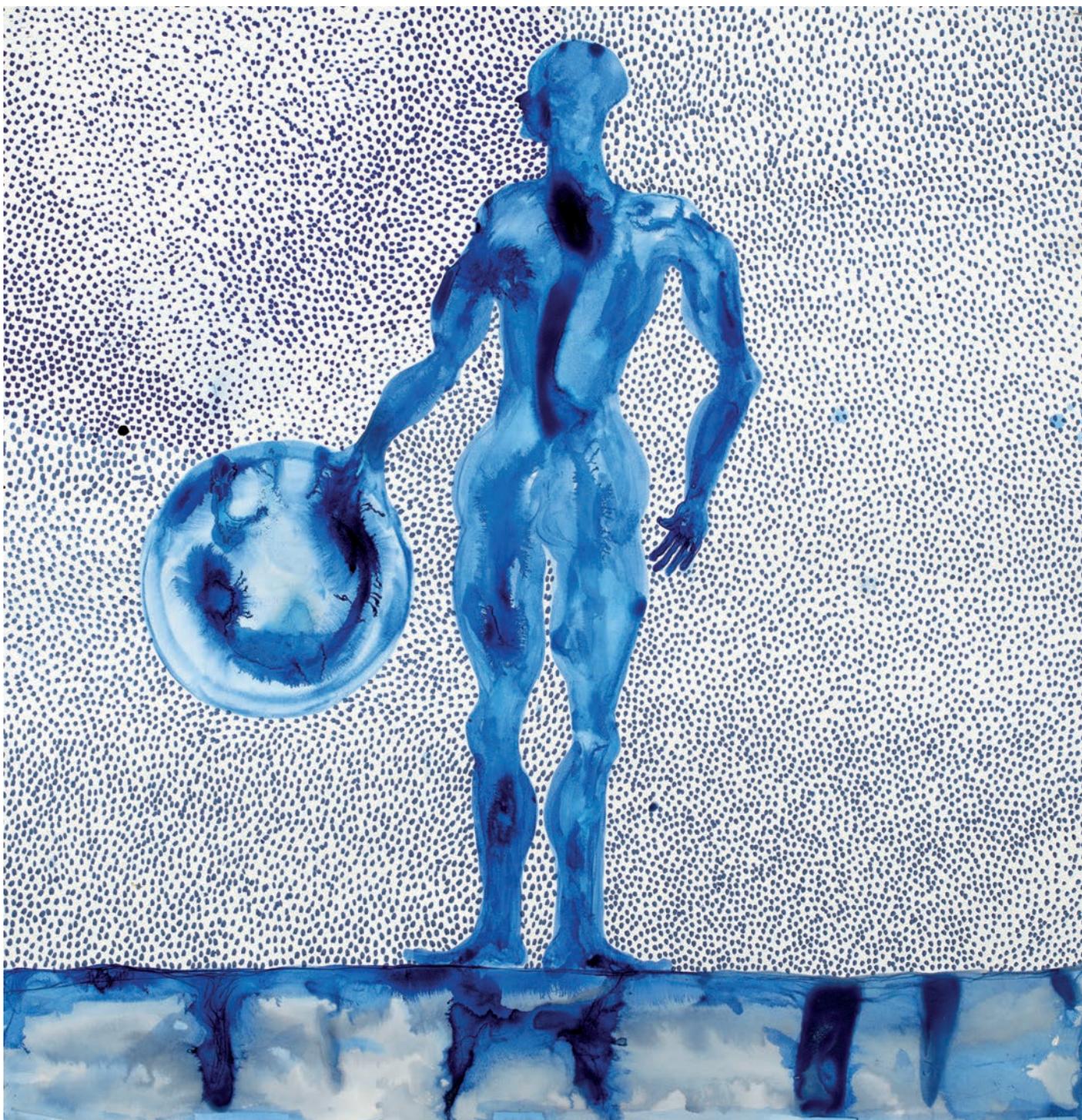
# Barthélémy Togu

Né au Cameroun et résidant aujourd'hui en France, Barthélémy Togu crée des installations qui mêlent plusieurs niveaux de sens et plusieurs supports et explorent les thèmes de l'identité, de l'exil, de la pertinence culturelle et de l'identification sexuelle, ainsi que des sujets faisant directement appel à l'émotion.

Tel un chroniqueur qui s'approprierait un savoir, Togu guette en permanence ce qui repousse les limites de son passé et de son présent. Son œuvre est le fruit d'une réflexion complexe. Parce qu'il produit des images issues de sa propre réalité, Togu ne nous offre rien qui ne soit déjà gravé dans nos mémoires, comme un point de référence de choses perdues, comme l'expérience temporelle d'un éternel retour.

Dans son travail, Togu apprécie l'acte physique consistant à peindre ou à sculpter des formes. Dans la surabondance des images du monde, il choisit de présenter sous divers supports des images de sa propre vie — non narratives en soi — dont il se sert pour organiser les éléments formels de son œuvre. Certains d'entre eux issus d'activités et de situations publiques, comme la littérature, la musique, le voyage, la famille et les amis, influencent son travail en ce qu'il les rend accessibles à un large public. Il recourt à la peinture comme au signe artistique le plus reconnaissable, tout en présentant des éléments picturaux et des installations qui reflètent une pensée artistique neuve. Il s'intéresse à la manière dont les gens se définissent et dont l'identité se construit et se manifeste en public. Malgré une fluidité stylistique apparente, les œuvres de Togu n'entretiennent aucun rapport avec l'action ou l'animation ; en dépit des apparences, le mouvement en est toujours absent.

Peter Doroshenko,  
Producteur transculturel  
in Catalogue Barthélémy Togu : The Sick Opera,  
Paris: Paris-Musées :  
Palais de Tokyo, 2004.



*The generous Man on his Farm II*, 2017  
encre sur papier marouflé sur toile  
104 x 100 cm

Courtesy Barthélémy Toguo and Bandjoun Station / Galerie Lelong & Co.

# Fabien Verschaere

Fabien Verschaere développe un univers grouillant à la fois ludique, étrange et mystérieux. Ses installations, ses peintures et ses sculptures convoquent l'imagerie médiévale, la culture populaire, la bande dessinée, le monde de l'enfance et la psychanalyse.

Son travail est prolifique car il répond à une urgence non dissimulée. La création représente pour lui un formidable espace de liberté où il peut laisser libre cours à ses pulsions, exprimer ses questionnements sur les limites qu'on s'impose. L'autoportrait, son genre de prédilection, l'autorise à figurer parmi les acteurs des histoires qu'il s'invente.

Quels que soient les traits sous lesquels il se représente - ange diabolique, clown grimaçant ou princesse travestie - Verschaere ne se fait jamais de cadeau ni d'ailleurs à celui qui regarde. A l'instar d'un Jérôme Bosch et dans une même invasion fantasmatique, il porte sur le monde un regard ébloui, halluciné, festif, angoissé, paniqué.



*Cut Rabbit*, 2017  
aquarelle sur papier  
50 x 40 cm  
Courtesy Galerie Valérie Delaunay

# GALERIE **B**ERTRAND **G**RIMONT

---

42 - 44 rue de Montmorency - 75003 Paris  
ouvert du mardi au samedi de 14h à 19h

[www.bertrandgrimont.com](http://www.bertrandgrimont.com)  
[info@bertrandgrimont.com](mailto:info@bertrandgrimont.com)

+33 (0)1 42 78 46 51  
+33 (0)6 61 62 43 97